

lement sérieux. Au retour de l'exil, la réinstallation fut laborieuse et se fit au milieu de privations de plus d'un genre. Cela ne pouvait qu'aggraver des infirmités passées depuis longtemps à l'état chronique. Elles ont fini par amener une paralysie générale à laquelle notre sœur a succombé.

La lettre par laquelle son mari vient de nous apprendre la perte qu'il a faite, dit avec une simplicité touchante ce qu'a été la foi de la pieuse défunte et dans quels sentiments elle a quitté ce monde.

Siloé, 5 juin 1872.

« J'ai à remplir le triste devoir de vous annoncer la mort de ma chère femme. Elle a expiré le 29 mai. Pendant six semaines, elle a souffert cruellement; ses gémissements étaient incessants, à tel point qu'il me semble encore les entendre. Ma femme avait une foi simple; elle se confiait en Jésus-Christ comme en son Sauveur, sans beaucoup raisonner sur le mystère de la rédemption. Cette foi, elle l'a gardée jusqu'à sa fin et c'est pour cela que j'ai l'assurance que ses péchés lui ont été pardonnés, qu'elle a été lavée dans le sang de Christ et qu'elle a trouvé une place dans le royaume de Dieu. — Elle a été ma fidèle compagne pendant plus de trente-deux ans; nous avons supporté ensemble la chaleur du jour et le froid de la nuit. Elle a été pendant longtemps forte et active. Elle a élevé six enfants qui sont tous en bonne santé et vigoureux. Elle n'a jamais reculé devant aucune fatigue. Simple servante de Dieu, elle s'est toujours efforcée de faire son devoir. Sa tâche est maintenant achevée, la voilà dans son repos. Son corps a été déposé au pied d'un rocher dans un endroit voisin de la station et qu'elle avait elle-même choisi pour y attendre la résurrection des morts. Deux de mes enfants étaient auprès de moi dans ces jours de deuil. Nous nous sommes fortifiés mutuellement par les saintes promesses de la

parole de Dieu qui sont doublement précieuses pour les affligés. MM. Duvoisin et Creux ont eu la bonté de venir hier ici pour nous exprimer leur sympathie et celle de nos autres frères de Morija, d'où ils venaient.

F. MAEDER.

MORT DE MANOAH, L'UN DES CATHÉCHISTES DE MASSITISSI.

On se souvient encore de la mort de Philémon Rapétoané, cet excellent instituteur qui savait si bien diriger l'école primaire de Morija et qui, par sa profonde piété, par la sûreté et la bonté de son caractère, était devenu l'intime ami et comme le bras droit du pasteur de Morija. Il avait un frère, moins bien doué que lui sous le rapport de l'intelligence, mais plein de zèle et capable d'enseigner à ses compatriotes les vérités du salut. M. Ellenberger, nous disait dans son dernier rapport, qu'il venait de confier à Manohah la direction d'une annexe importante. C'était de la part de notre frère un grand sacrifice, car il éloignait de lui un aide dont le secours lui était presque indispensable dans la station même. Mais il faut des hommes expérimentés pour conduire les annexes, et celui dont nous parlons avait été admis dans l'Eglise de Christ depuis plus de vingt ans. Le souvenir d'un fâcheux écart qu'il avait fait peu après sa conversion et dont il s'était amèrement repenti, avait contribué à mûrir son jugement et le tenait constamment en garde contre toute espèce d'entraînements. Une lettre de Bérée nous apprend que Manohah vient de mourir, après une très courte maladie, dans cette station où il était allé pour assister aux conférences des missionnaires. C'est une grande perte pour la mission et pour M. Ellenberger en particulier, mais elle est bien plus douloureuse encore pour le père et la mère du défunt.